

## « Les *Gingolphi* de J. Ravisius Textor et la pseudohutténienne *Conférence macaronique* (c. 1519) »

En filigrane de la *Quellenforschung* relative à ce dialogue, l'objectif de cette note est de mettre en lumière une page de l'histoire littéraire et de l'humanisme franco-germaniques écrite au cœur de la Réforme, dans les derniers soubresauts de l'affaire Reuchlin. À une autre échelle, il s'agit de mettre en exergue un épisode de l'activité humaniste et dramaturgique du *Regens* au collège de Navarre que fut Joannes Ravisius Textor<sup>1</sup>.

Après une brève présentation de ce pamphlet, nous examinerons les divers « points de contact » littéraires et linguistiques existant entre cette satire stylistiquement huttenienne et le Nivernais Textor<sup>2</sup>.

### Présentation du dialogue

La *Conférence macaronique*, comme la désigne J.-C. Saladin, est parue anonymement *apud Antipodas* sous le titre de *Dialogus novus et mire festivus ex quorundam virorum salibus cribratus non minus eruditionis quam macaronices amplectens*<sup>3</sup>.

D'après son contenu, cette satire a dû être composée à l'été 1519 et publiée pas plus tard qu'à l'automne de la même année<sup>4</sup>. En effet, l'ouvrage de Marc de

---

<sup>1</sup> Pour des données biographiques actualisées sur cet humaniste, nous nous permettons de renvoyer à notre article « Joannes Ravisius Textor: mise au point biographique », dans *BHR* 69/3 (2007), p. 691-703. Nous terminons actuellement une monographie biobibliographique sur cet auteur dans le cadre de notre édition traduite et commentée de ses *Dialogi* (Dossier d'habilitation à diriger des recherches, École Pratique des Hautes Études, Paris).

<sup>2</sup> Notre propos n'est donc pas voué à remettre en cause la paternité de ce dialogue que l'on attribue le plus souvent, avec une échelle de doutes fluctuante, à Ulrich von Hutten (à côté de Crotus Rubeanus d'Erfurt, pour se cantonner aux hypothèses les plus plausibles).

<sup>3</sup> Cf. J.-C. Saladin, *Les funérailles de la Muse de Guillaume Nesen, suivi de La Conférence macaronique d'Ulrich von Hutten*, Paris, Les Belles Lettres, 2001 (spéc. p. 81-147). Cette pièce est généralement publiée à la suite des *Lettres des hommes obscurs*, cf. E. Böcking, *Ulrichi Hutteni equitis operum supplementum. Epistolae obscurorum virorum*, t. I, Lipsiae, 1864, p. 301-316. Le titre des éditions les plus anciennes explicite l'influence des « hommes obscurs »: *Ex obscurorum virorum salibus cribratus dialogus non minus eruditionis quam macaronices amplectens* (l'*epigramma* en trois distiques de Joh. Alex. Brassicanus n'y figure pas systématiquement, cf. E. Böcking, *l.c.*, p. 303). Très épisodiquement, il a été qualifié de *Dialogus facetus et singularis (non minus eruditionis quam macaronices complectens, ...)*, cf. e.g. J.-C. Brunet, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, 2<sup>de</sup> éd., I, Paris, 1814, p. 412. Conrad Gesner vantait, quant à lui, l'agrément de sa lecture (*dialogus obscurorum virorum lectu iucundissimus*), cf. *Partitiones theologicae*, tit. 8, pars 6, Tiguri, Chr. Froschoverus, 1549, f. 156 r°. Ce dialogue est paru quasiment en même temps qu'un autre dirigé, lui, contre les théologiens louvanistes, à savoir le *Dialogus sanequam festivus bilinguium ac trilinguium, sive De funere Calliopes* (pour une présentation et une traduction, cf. J.-C. Saladin, *Les funérailles...*, ouvr. cité ci-avant).

<sup>4</sup> Sur cette riposte des linguistes à l'encontre des ennemis des langues qui marqua l'été 1519, cf. J.-C. Saladin, *La bataille du grec à la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 282-284. Parmi les premières éditions, difficiles à classer chronologiquement vu le flou bibliographique (lieu, imprimeur et date non précisés), on citera celle de Sélestat (Lazarus Schürer, c. 1519; sur les éditions germaniques, cf. *VD 16*, D 1362-1370) et celle de Paris (P. Vidoue, c. 1520 d'après le texte, selon

Grandval contre Lefèvre d'Étaples, paru en 1518, s'y trouve mentionné<sup>5</sup>, mais non le procès en écriture intenté à Érasme par la Faculté de Théologie de Louvain (novembre 1519), ni la condamnation de Reuchlin de juin 1520, faits qui, en tout état de cause, auraient pris leur place dans la présente satire, même sous la forme d'une allusion fugitive, s'ils s'étaient déjà produits.

Deux trios de personnages s'affrontent: trois théologiens de Cologne (Maîtres Ortwin Gratius, Gingolphe et Léopold) et trois grandes figures de l'humanisme (Reuchlin, Érasme et Lefèvre d'Étaples) au cœur de l'actualité culturelle et religieuse de l'Europe (*de rebus a se recenter factis disceptantes* dans le sous-titre). Parmi les trois premiers, il semble que seul Gratius (Hardouin de Graës) ait réellement existé, les deux autres apparaissant comme purement fictionnels. Cependant, certains *realia* en rapport avec ces deux *magistri* (p. ex. séjour à Deventer de Gingolphe) font penser que seul leur nom est fictif et que l'auteur s'en sert pour dissimuler des contemporains bien vivants<sup>6</sup>.

La présente contribution est née du croisement, certes arbitraire, de deux allusions internes à l'œuvre de l'humaniste français. La première se trouve dans l'épître dédicatoire de son édition de l'*Erotopaegnion* de Girolamo Angeriano (c. 1521) adressée à Charles de Tournon<sup>7</sup>. Textor y évoque la censure ambiante brisant les poètes, en faisant référence aux « *Gingolphi* de son dialogue »<sup>8</sup>:

---

l'*Inventaire chronologique des éditions parisiennes*, II, 1520, n° 2314-2315). Cette dernière édition est remarquable, au-delà du fait de constituer un premier lien entre le dialogue et Paris, dans le sens où Vidoue est précisément l'imprimeur responsable de l'édition textorienne de l'*Aula* du Chevalier allemand parue en juillet 1519 (sur cette édition, cf. *infra*). Cela pose déjà la question d'une possible implication philologique de Textor (*emaculator*) dans l'édition parisienne de la *Conférence macaronique*.

<sup>5</sup> *Marci de Grandval theologi Ecclesiae catholicae non tres Magdalenas sed unicam colentis Apologia seu defensorium* (Paris, J. Bade, s.d.; éd. augm. *ibid.*, 1519).

<sup>6</sup> Dans le dialogue *Hochstratus ovans* paru en 1521 (Böcking, *o.c.*, t. I Suppl., p. 461-488), un des trois personnages est ce même Frère Lupoldus, compagnon de route du Grand Inquisiteur Jacob van Hoogstraten (le troisième personnage étant Edward Lee).

<sup>7</sup> *Hierony. Angeriani Neapolitani erotopaëgnion (sic)*, [Parisiis], [J.] Vatellus, c. 1521, f. a 2-4, spéc. 3 (ce texte est édité et traduit intégralement dans notre étude sur l'humanisme). L'estimation chronologique repose sur les dates d'exercice de Jean Vatel, souvent en association à Nicolas de la Barre fin 1520-1522 (épître de ce dernier à la fin du volume). L'épître n'est en tout cas pas antérieure à 1521, puisque Textor y fait référence à l'*Officina*, parue le 27 novembre 1520, dans le contexte d'un fait survenu *paucis ab hinc mensibus*.

<sup>8</sup> Les *Dialogi* de Textor (constat valant également pour le reste de son œuvre) ne renferment qu'un seul nom approchant, celui de *Gandolphus*, c'est-à-dire Gangolphe d'Avallon, personnage de la noblesse bourgogne devenu martyr en 760, dont la passion fut dépeinte par Hrotsvitha (*Gongolfus; Gingulfus* au v. 25 dans le *Cod. Monac.*). Si *Gingolphus* représente bien une variante, toutefois extrêmement rare (localisée, semble-t-il, en Haute-Savoie; aujourd'hui, un village franco-suisse, situé au bord du lac Léman, porte le nom de Saint-Gingolph), parmi la vingtaine que compte le nom, le contexte du dialogue en question *Ecclesia* (simple allusion, au singulier, de cette cure en Bourgogne, cf. *e.g.* éd. *Dialogi et Epigrammata*, Rotterdam, 1651, p. 201) exclut radicalement tout lien entre cette attestation et l'allusion onomastique de l'épître à de Tournon.

Je ne voudrais pas que tu [*sc.* Charles] craignes certains lâches philosophâtres<sup>9</sup> et, *pour réutiliser le nom de mon dialogue, les Gingolphes* qui, totalement étrangers à toutes Muses, poursuivent d'une haine, comme l'on dit, Vatinienne<sup>10</sup>, chassent et mettent en pièces les poètes dans leur ensemble. Ces individus, moi, je te les dépeindrais, si tu ne savais pas toi-même que ce sont des êtres improductifs, rejets des Goths et des Vandales, élevés au cœur de la barbarie, ennemis mortels des lettres latines non moins que grecques, des Lyncées mordants à l'égard des erreurs d'autrui, chassieux face aux leurs, des andabates<sup>11</sup> qui, bien que leur bouche soit remplie essentiellement de solécismes, s'efforcent, au cours de leurs harangues publiques devant le peuple ou, pour parler plus justement, de leurs gesticulations, d'amener la foule à abhorrer les gens de culture et tous les hommes qui donnent leur peine à cultiver la langue [...]. Au cas où tu voudrais les convaincre d'ignorance plus qu'enfantine, sais-tu comment ils justifient leur impéritie ? Ils disent que les lettres sacrées ne sont pas soumises aux règles des philologues, comme si vraiment Denys<sup>12</sup>, Paul<sup>13</sup>, Jérôme, Augustin, Origène, Lactance et plus de cinq cents autres s'exprimaient sur ce même mode barbare.

*Nec timeas velim superstitiosos quosdam philosophastros, et ut iterum dialogi mei vocabulo utar, Gingolphos, qui, ut sunt a Musis omnibus alienissimi, poetas omnes odio, quod aiunt, Vatiniano persequuntur, explodunt, et particulatim dilacerant. Quos ego tibi depingerem, nisi tu ipse scires homines esse infrugiferos, oriundos a Got<h>is et Vandalis, in media barbaria nutritos, Latinarum non minus quam Graecarum literarum capitales inimicos, dentatos et Lynceos in alienis erroribus, in suis lippos, et andabatas, qui cum nihil habeant in ore frequentius quam soloecismos, suis publicis ad populum concionibus, aut, ut verius loquar, gesticulationibus in odium populi conantur adducere literatos [...]. Hos si plusquam infantilis convincas ignorantiae, scis quomodo patrocinantur suae ruditati ? Dicunt sacras literas non subjici grammaticorum legibus, quasi vero Dionysius, Paulus, Hieronymus, Augustinus, Origenes, Lactantius, et alii plus quingenti eodem atque illi modo barbare sint locuti.*

Et Textor de relater, après s'être répandu sur la cécité intellectuelle de ces individus, le procès que ces bien-pensants lui auraient intenté aussitôt qu'ils découvrirent, dans son *Officina*, les critiques qu'il avait adressées à l'égard des pures inventions de l'auteur du *Catalogue des saints*, ainsi qu'un poème exalté qu'il y adresse à sa *Damisella*, dont il nie l'existence réelle<sup>14</sup>.

<sup>9</sup> Le terme *philosophastri*, semble-t-il d'origine augustiniennne (e.a. *Cité*, II, 27), a été repris par plusieurs humanistes (Valla, Politien, Beroaldo ou encore, notons-le, Reuchlin dans sa *Defensio contra calumniatores suos Colonienses*, f. D ii v° éd. Tubingae, Th. Anshelmus, 1513) pour désigner des individus se piquant de philosophie, de pâles imitateurs de maîtres à penser.

<sup>10</sup> *odium... Vatinianum*: cf. Catul., 14, 3 (également à propos de poètes rejetés, mais de mauvais uniquement). Cet adjectif renvoie au partisan de César P. Vatinus, copieusement décrié pour ses vices, entre autres par Cicéron dans son *In Vatinium*.

<sup>11</sup> Le terme *andabatae*, désignant des gladiateurs combattant de manière assez grotesque (coups portés en vain,...), avec un casque sans visière, renvoie à la satire de Varron intitulée de la sorte, où la folie et l'aveuglement des hommes étaient dépeints.

<sup>12</sup> Très certainement Denys l'Aréopagite, converti au christianisme par le second cité.

<sup>13</sup> Sans doute, en l'absence de précision onomastique, l'apôtre Paul.

<sup>14</sup> Il s'agit du *Catalogus sanctorum et gestorum eorum ex diversis voluminibus collectus* dû à Petrus de Natalibus (1330 ? – c. 1406) et qui connut, entre autres, une réédition lyonnaise (Jac. Saccon), fin janvier 1519. Il n'est, cependant, fait aucune allusion à ce compilateur dans les rubriques *Prodigia et*

Le second élément à la base de notre présente réflexion est le plagiat partiel de ses *dialogi* dont Textor se déclare victime dans la préface de cette même *Officina*<sup>15</sup>:

Il est notoire qu'ils sont légion ces agités qui meurent d'envie de se couvrir de gloire et qui, pour être incapables de produire une œuvre digne de louange, volent à la dérobée les plumes d'autrui, telle la corneille d'Horace<sup>16</sup>. J'en connais un – dont je m'abstiens de citer le nom – qui s'est servi dans quelques-uns de mes *Dialogues*, quelle qu'en soit la valeur, en a ravi la gloire et a recueilli pour lui seul la faveur due au labeur d'un autre. C'est là, de l'aveu de tous, un fait aussi honteux qu'est inique celui de moissonner la récolte dont on n'a pas jeté la semence.

*Palam est multos esse ardeliones, qui quum studio laudis immoriantur, neque tamen aliquid dignum laude parturire valeant, instar Horatianae Corniculae plumas suffurantur alienas, ut nescio quis mihi notus, cuius nomini parco, qui ex aliquot meis qualibuscumque Dialogis frugem sibi fecit, laudem praeripuit, et alieni laboris solus gratiam hausit. Quod omnium confessione tam turpe est, quam iniquum eos metere, qui sementem non fecerunt.*

Il est peu aisé d'admettre que la seule pudeur a empêché Textor de fustiger publiquement ce plagiaire. S'il ne s'agit pas de raisons liées à la pérennité de son propre patronage littéraire, on ne peut exclure que cet *ardelio* ait été célèbre dans la République des lettres et se soit cru dispensé de déclarer sa dette à l'égard du régent parisien, encore peu connu à ce moment.

### **Gingolphus: un nom et un concept**

La première occurrence chronologique de ce nom propre dans les sources disponibles est celle de l'*Epistola* I, 32 des *Hommes obscurs*, écrite par Gingolphus Lignipercussor (litt. « Casseur de bois »; comprendre « matraqueur à coups de bâton » ?) à l'adresse de... Ortwin Gratius, qualifié, en l'occurrence, de « Maître des sciences inénarrables »<sup>17</sup>. Le deuxième Gingolphe, fort probablement identique au premier (même si les personnages éventuellement visés sous cette création onomastique peuvent être différents), est celle de la présente *Conférence macaronique* (si l'on adopte la datation d'automne 1519)<sup>18</sup>. La troisième attestation et dernière dans les sources latines, est celle de l'épître textorienne que nous avons vue. Vu les dates,

---

*portenta diversa et Miracula quaedam naturae* de l'*Officina* (resp. f. 244 r°-245 r° et 245 r°-246 v°). Le poème *Damisella* se trouve effectivement aux f. 126 v°-127 v° de l'*Officina* (éd. 1520).

<sup>15</sup> Préface à Geoffroi de Pompadour, f. 3 v° (éd. 1520).

<sup>16</sup> Détail piquant, Textor emploie précisément cette expression pour désigner sa propre *Officina*, toute faite d'emprunts (dans l'épître dédicatoire à Bolvac, *Officina*, f. A ii r°-v°).

<sup>17</sup> Cf. E. Böcking, *o.c.*, t. I Suppl., Lipsiae, 1864, p. 48-49; J.-C. Saladin, *Ulrich von Hutten. Lettres des hommes obscurs*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 260-263 (texte et traduction). Dans cette lettre, Gingolphe est ridiculisé dans sa tentative d'« embêtement » (*stimulare* répété tant et plus) du grand défenseur de Reuchlin, ami d'Érasme et *indiscretus rixator* d'Ortwin Gratius (dans une préface au *Triomphe de Capion* de Hutten, inédite mais répandue dans le milieu humaniste).

<sup>18</sup> La nature et le type de ces deux Gingolphus sont identiques d'une source à l'autre, des détails biographiques également (p. ex. le prétendu séjour à l'école des Frères de la Vie commune à Deventer, où enseigna Gratius).

même approximatives, de l'épître textorienne et de la première occurrence huttenienne, il n'est pas impossible, mais cependant invérifiable, que l'emploi du nom *Gingolphus* évoqué dans l'épître à de Tournon soit antérieur à son utilisation dans l'épître de l'homme obscur et qu'il constitue même une création ou une invention lexicale dans le chef de l'humaniste français<sup>19</sup>.

Le nom rejaillira en 1542 sous la plume de Rabelais, qui le fait porter par un maître en théologie (ou en exorcisme ?), auteur d'un traité fantaisiste *Ingeniositas invocandi diabolos et diabolos* que l'on pourrait rendre par « L'aptitude à conjurer diables et diabesses », figurant dans le catalogue de la librairie de Saint Victor que Pantagruel découvre émerveillé à son arrivée à Paris<sup>20</sup>. Il ne fait aucun doute que Rabelais a lu ce nom dans la *Conférence macaronique* plutôt qu'ailleurs, même si le père de *Pantagruel* connaît et utilise Textor<sup>21</sup>: douze lignes avant la référence du traité de Maître Gingolphe se trouve celle des *Lyripipii Sorbonici moralisationes* nées de l'imagination de Maître Lupoldus, un des correspondants d'Ortwin Gratius dans les *Epistolae obscurorum virorum* (Lupoldus Federfusus) et surtout, comme nous l'avons vu, un des deux autres théologiens de Cologne ridiculisés dans la satire pseudohuttenienne (à côté précisément de Gratius)<sup>22</sup>.

---

<sup>19</sup> Il est tentant de penser que le latiniste créatif que fut Textor a adapté l'hapax pétronien (73, 4), certes assez suspect, *gingiliphus* « éclat de rire », comme si ces prétendus philosophes suscitaient dans leur sillage, non des réflexions porteuses, mais des rires tonitruants et gondolants; la *Conférence* comporte des expressions comme *risu crepare* et *risum suscitare/movere* désignant l'effet du discours de ces vauriens sur les gens sérieux (cf. p. 309, 16-17 et 33-34; 310, 2 Böcking). Cependant, à notre connaissance, ce passage ne faisait pas partie du texte du *Satiricon* fourni par les éditions disponibles du temps du régent de Navarre. Voir aussi, ci-après, l'étymologie imaginée par M. Berlioz.

<sup>20</sup> Rabelais, *Pantagruel*, ch. VII, p. 240 éd. M. Huchon, La Pléiade, 1994 (ou encore p. 102 éd. F. Gray, H. Champion, 1997). L'orthographe exacte du texte rabelaisien est *Guinguolfus*. Ce titre fait partie du complément au répertoire de la bibliothèque victorine apporté par l'auteur dans l'édition lyonnaise de 1542. Si l'on pressent que ce nom cache une intention, la plupart des critiques rabelaisiens s'abstiennent de toute tentative étymologique, se contentant prudemment d'une transcription du nom latin en français. Marc Berlioz, lui, propose, avec un degré d'*ingeniositas* que nous laissons apprécier, l'explication suivante (cf. *Rabelais restitué. I. Pantagruel*, Paris, 1979, p. 176): Guin-guol-fus serait le produit des trois idées combinées de « guinder » (*i.e.* hisser, raidir), « goloser » (*i.e.* 'désirer ardemment', de 'golée', syn. '(grosse) bouchée') et « fust » (*i.e.* 'bâton', 'manche', 'poutre'), le tout conférant à Maître « Ambiroïde » le rare talent de « s'envoyer et les incubes (*diabolos*) et les succubes (*diabolos*) »... Quelle que soit la vraisemblance de cette interprétation, elle ne s'applique pas à l'emploi textorien qui, s'il est clairement dépréciatif, semble cependant dénué d'obscénité.

<sup>21</sup> À l'*Officina* de Textor, Rabelais emprunte notamment tous les noms de géants anciens dans la généalogie de Pantagruel (*Pantagruel*, 1), des noms et anecdotes liés à des morts étranges (*Gargantua*, 10; *Quart Livre*, 17) et des développements divers (serpents: *Quart Livre*, 64; botanique: *Tiers Livre*, 50). Cf. e.a. A. Lefranc, *La généalogie de Pantagruel*, dans *Revue des études rabelaisiennes* 5 (1907), p. 193-194; J. Plattard, *L'œuvre de Rabelais*, Paris, 1910, p. 247-248.

<sup>22</sup> Cf. *Pantagruel*, éd. Huchon, *ibid.* Sans compter la pléthore d'allusions à l'affaire Reuchlin et aux *Lettres des hommes obscurs* contenues dans le présent catalogue de Rabelais, on mentionnera encore, à une poignée de titres précédant le traité de Gingolphe, les *Tarraballationes doctorum Coloniensium adversus Reuchlin*... Sur la curiosité rabelaisienne à l'égard du « drame des Allemagnes » manifestée spécialement dans ce chapitre, cf. L. Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1962, p. 316-317.

Dans le sillage direct du Gingolphe des *Lettres des hommes obscurs*, le nom trouve une sorte d'apothéose dans le superlatif *gingolphissimus* que le secrétaire et latiniste officiel de Charles Quint, Alfonso de Valdés, assène à Pedro Ciruelo, « moins théologien qu'astrologue » et, à l'image du personnage de la *Conférence macaronique*, le seul des théologiens d'Alcalá à ne pas prendre la défense des écrits et de la doctrine d'Érasme dans le contexte de la conférence théologique de Valladolid de 1527<sup>23</sup>.

### Comparaison des *Gingolphi* huttenien et textorien

Le Gingolphe de Hutten n'est pas tout à fait celui de Textor: le premier est un sombre idiot ridiculisé avant tout et de manière plus spécifique pour sa méconnaissance du latin dans le contexte ambiant de la « bataille des langues » – rappelons, par ailleurs, que les trois adversaires des théologiens de Cologne sont peut-être, sous certains rapports, les trois plus grands philologues de leur temps – tandis que le Gingolphe textorien, nous l'avons vu, est fondamentalement critiqué pour son manque de jugement poétique et sa censure aveugle en la matière. Mais, dans les deux cas, il s'agit de *pseudo-pastores* (pour évoquer une *Invectiva* de Pierre d'Ailly), à peine frottés de philosophie et d'humanisme, qui plus est adversaires, par pure bêtise, de la langue, des langues et de la culture. De *philosophastri* à *theologastri* il n'y a qu'un pas que l'absurdité des répliques de Gingolphe et de ses deux acolytes de la *Conférence* invite à franchir: on s'imagine aisément ces « penseurs de la panse », ces « bouffeurs de théologie », ces « amateurs de cuisine papale » considérant paradoxalement la finesse de langage des trois maîtres de l'hellénisme comme des excès lexicaux (*grossa verba, grossa vocabula, etc.*)<sup>24</sup>.

Les similitudes lexicales et idéologiques entre l'épître textorienne (et, peut-on supposer, le dialogue perdu auquel l'extrait se réfère) et la *Conférence macaronique* sont nombreuses, mais constituées d'éléments ponctuels, relativement peu originaux et ressortissant à des idées tellement en vogue en cette période de révolution des mentalités que toute conclusion sur l'existence d'une influence et sur son sens paraît malaisée. Évoquons, cependant, quelques-uns de ces points communs entre deux

---

<sup>23</sup> Dans une lettre adressée à son collègue de Bruxelles Maximilien Transylvanus (1<sup>er</sup> août 1527), cf. F. Caballero, *Alonso y Juan de Valdés*, Madrid, 1875, p. 336; M. Bataillon, *Études sur le Portugal au temps de l'humanisme*, Coimbra, 1952, p. 12. Transylvanus avait traité, dans une lettre précédente à de Valdés, les adversaires des écrits érasmiens de *fraterculi, gingolfi et asini*.

<sup>24</sup> Expressions attestées dans le dialogue, cf. p. 305, 24-25 et 34; 314, 2 Böcking. Le terme *theologaster* « théologien du ventre », « ventre théologique » est alors à la mode: utilisé par Luther dès 1518, il apparaît notamment dans le titre du réquisitoire *Adversus furiosum Parisiensium theologastorum decretum* (1521) de Mélanchthon, dans le *Speculum theologastorum* que Louis de Berquin rédigea contre les calomnieurs parisiens de Luther et qui figurait parmi les livres saisis chez lui en 1523, ainsi que, moins d'une dizaine d'années plus tard (c. 1527), dans la *Farce des theologastres*, pièce s'inspirant, parfois même littéralement, de la *Conférence macaronique*, cf. C. Longeon, *La Farce des Théologastres*, Genève, Droz, 1989, p. 28 et 51.

satires composées à quelques mois de distance et à priori dans deux nations différentes, portant sur la description des personnages incriminés comme sur leurs « idées »<sup>25</sup>: ce sont de purs *nebulones*, des ânes, des chiens hargneux (*dentati* et seulement aptes à *latrare* et *dilacerare*, T./*mordere*, *Conf.*), des *philosophastris* (T.) qui n'ont du véritable philosophe ou du théologien que l'habit (*pallio tenus*, *Conf.*), des caricatures de sages s'exprimant par *barbarismi* et *soloecismi* lors de *publicae contiones* où triomphe l'*imperitia*, des ennemis des textes (Lefèvre d'Étaples qualifié dépréciativement de *textualis*, *Conf.*) condamnant *omnes genus litterae* et surtout les *bonae* (*Conf.*), adversaires mortels des lettres latines et grecques (*Latinarum non minus quam Graecarum litterarum capitales inimici*, T.), capables même d'interdire toute lecture (*litteratorum omnium lectio*, T.)<sup>26</sup>.

### Hutten et la France

Ulrich von Hutten, on le sait, entretint avec la France des rapports aussi bien littéraires que politiques. Les relations et influences littéraires françaises dans l'œuvre huttenienne n'occupent pas notre présent propos. Mais rappelons la présence à Paris de Hutten l'année même de son couronnement poétique par Maximilien: employé en tant que *consiliarius* au service de l'archevêque Albrecht de Mayence (1490-1545) de septembre 1517 à août 1519, Hutten fut envoyé à la cour de François I<sup>er</sup> d'octobre 1517 à janvier 1518. Ces quatre mois – nous ne parlons pas ici de ses liens avec l'humanisme français (Budé, Lefèvre d'Étaples,...), mais bien de la langue populaire parlée à l'époque en France – lui auraient-ils suffi à s'immerger à ce point dans le vernaculaire (voir ci-après notre étude des gallicismes émaillant la *Conférence*) et, par ailleurs, à copier ou résumer certains passages de *dialogi* de Textor, peut-être pas encore édités à grande échelle à ce moment précis, mais néanmoins en circulation dans le milieu scolaire parisien ?

### La *Conférence macaronique* et le français

Le présent examen des liens hypothétiques entre ce dialogue et Textor ne peut se passer d'une étude stylistique. Sur ce plan, le constat s'impose: la *Conférence macaronique*, qui multiplie les références à la vie intellectuelle et théologique parisienne (p. ex. p. 304, 27 et 33; 306, 11-12 Böcking), n'est pas, loin s'en faut,

---

<sup>25</sup> Nous omettons systématiquement les références textuelles, afin de ne pas surcharger ce tableau. Quand le terme ou l'idée ne sont pas accompagnés de précisions, c'est qu'ils sont utilisés dans les deux textes *ad litteram* ou de manière synonymique ou paraphrastique.

<sup>26</sup> Cette volonté de protéger les textes sacrés contre les assauts de la philologie est un des *leitmotives* les plus viscéraux chez ces pseudo-maîtres de théologie (*dicunt sacras litteras non subjici grammaticorum legibus*, T. / *dicunt... non interesse quicquam de deo loqui; quia non pertinet ad vos* [*sc.* aux trois humanistes du dialogue], resp. p. 315, 12-13 et 313, 21-22 Böcking). Dans la *Conférence*, les Colonais préfèrent encore détourner l'ardeur grammaticale (cf. *corrigere*, *restituere*, etc.) des trois humanistes notamment sur la création poétique (*facite metra*, p. 313, 18 Böcking), ce qui les distingue quelque peu des philosophâtres de Textor, allergiques à toute forme d'art (*a Musis omnibus alienissimi*).

avare en gallicismes. On en trouve autant sinon plus, toutes proportions gardées, que de germanismes dans les *Epistolae obscurorum virorum*<sup>27</sup>.

Ce latin « macaronisé à la française » et les gallicismes en particulier ne sont pas tous placés, devons-nous préciser, dans la bouche du « francophone » de Graës – les siens pouvant se justifier par l'évolution naturelle du latin s'imprégnant du vernaculaire, c'est-à-dire du français dans son cas précis – mais sont répartis équitablement entre les trois théologiens de Cologne, tandis qu'ils sont exclus du latin soigné des trois grands humanistes du dialogue. On peut même supposer précisément pour Gingolphe ou le personnage réel qui s'y cache, une origine française, vu l'aspect naturel et non emprunté des gallicismes qui lui sont attribués (p. ex.: *ribaldi* « ribauds »)<sup>28</sup>.

Le latin des trois *magistri* suinte littéralement la langue française: il en va de l'ordre des mots (absence d'inversion en latin par servilité au français<sup>29</sup>), de la syntaxe (recours systématique au *quod* pour l'introduction de subordonnées complétives, à l'exception de la proposition infinitive, utilisée sur le calque du français; emplois inutiles des pronoms personnels, etc.)<sup>30</sup>, ainsi que de nombre de termes ou expressions qui sont soit phonétiquement plus proches du français que du latin (ex. *per diem* au lieu de *per deum*, cf. « pardi »), soit directement décalqués du français (*ribaldi* cité plus haut; *renominatus* « renommé », p. 305, 2 Böcking; *de parte* + génit. « de la part de », p. 306, 19; *facere de* + abl. « faire (semblant) de, prendre des airs de », p. 306, 6; *in conscientia* « en conscience », p. 307, 7; *in bona veritate* « en bonne vérité », p. 307, 10; *quod veniat* « qu'il vienne ! », p. 314, 27,...), voire carrément reproduits en français dans le texte (hélas, p. 307, 13 Böcking)<sup>31</sup>.

Alors pourquoi, si Hutten est bien l'auteur de cette satire, avoir largement préféré le vernaculaire français, plutôt que l'allemand ou l'italien, pour « macaroniser » le latin des Colonnais dans cette satire ? Ce constat intrigue d'autant plus que les théologiens de la Sorbonne, ni ceux de Louvain d'ailleurs, ne sont

---

<sup>27</sup> Böcking (*l.c.*, p. 302) et Saladin (*l.c.*, p. 85) ont déjà remarqué cette prépondérance de constructions latines proches du « français courant ». Nous n'avons pas repéré de germanismes et seulement deux italianismes: *truffatores* « trompeurs, escrocs » (p. 304, 15 Böcking) et *buffones* (p. 305, 33 et 306, 18 Böcking).

<sup>28</sup> Cf. p. 304, 6, 306, 25 et 309, 24 Böcking. Cela n'empêche pas Gingolphe d'user, à l'occasion, de l'italianisme *buffones* (réf. cit. *supra*).

<sup>29</sup> Par exemple: *volunt nobis facere credere miranda* « ils veulent nous faire croire des miracles » (p. 307, 5-6 Böcking).

<sup>30</sup> Par exemple: *ego credo quod videtur eis, quod non est deus* « je crois que, pour eux, Dieu n'existe pas » (p. 307, 17-18 Böcking).

<sup>31</sup> On peut aussi parler des jeux de mots en français passés tels quels en latin, cf. *certe erit magna pietas*, avec *pietas* « piété » pour 'pitié' dans l'expression française (« ce sera assurément grand pitié »), cf. p. 307, 13 Böcking.

prioritairement mis en cause dans ce dialogue précis, mais bien plutôt la Faculté de Cologne (ainsi que l'école de Deventer et sa pédagogie traditionaliste)<sup>32</sup>.

### **Textor et Hutten: convergences**

#### Textor et l'Allemagne

Comme tout homme de lettres contemporain, Textor est aussi bien au fait de l'Allemagne humaniste et religieuse que de la poésie germanique d'expression latine. Ses *Epitheta* (dans leur seconde édition posthume de 1524) ne sont pas avares en citations de poètes et humanistes allemands, tels que le grand défenseur de Reuchlin et partisan d'Érasme Eoban Hesse, Reuchlin lui-même, les *poetae laureati* Conrad Celtis et Heinrich Bebel, ou encore le poète et théologien Heinrich Boger (Flexor)<sup>33</sup>.

Dans le milieu universitaire parisien, l'étudiant, puis le régent, se lie d'amitié avec plusieurs représentants de la nation germanique, à l'exemple de Nic. Asclepius Barbatus, avec qui il échangera divers hommages poétiques<sup>34</sup>.

Mais si l'on doit distinguer un Allemand dont Textor connaît particulièrement bien l'œuvre, c'est sans aucun doute précisément Ulrich von Hutten.

#### Le régent et le chevalier

Les deux humanistes sont liés, sans peut-être se connaître personnellement, par le fait que Textor édite (*emaculare*), le 21 juillet 1519, soit quelques semaines avant la date de parution supposée de la présente *Conférence*, le dialogue *Misaulus* ou *Aula*, composé par Hutten à l'été 1518 et publié à Augsbourg le 17 septembre de cette année-là<sup>35</sup>. Cette très grande proximité temporelle n'est peut-être pas sans incidence: Hutten, au courant de cette toute fraîche édition parisienne, se serait-il souvenu, au

---

<sup>32</sup> On ajoutera à cela que dans le camp des humanistes, on compte deux « Germains » (de langue germanique) pour un seul Français, ce dernier ayant, qui plus est, le rôle quantitativement le moins important (intervention dans la scène finale): dans la perspective d'une éventuelle comparaison entre le latin soigné de Reuchlin et d'Érasme et le latin macaronique des théologiens de Cologne, une « sauce latino-germanisante » n'aurait pas été inopportune...

<sup>33</sup> Une absence remarquable: Hutten ! Mais Textor, comme nous allons le voir, réserve au Chevalier-poète une place plus importante qu'aux autres *Germani* qu'il estime.

<sup>34</sup> À l'occasion de la parution de ses deux livres d'*Epigrammata*, sortis des presses de Simon de Colines le 4 avril 1521, Barbatus se voit adresser un éloge poétique par Textor (*Epig. Lib.*, II, f. 48 r°). Ce même recueil contient un poème du jeune étudiant de Kassel sur la *Damisella Textoris* (*Epig. Lib.*, II, f. 47 r°; cf. *Officina*, 1520, f. 126 v°-127 v°), fiction amoureuse qui vaudra à Textor, nous l'avons vu, les foudres des *Gingolphi* sorbonnards. Enfin, en guise de retour à Hutten, signalons une brève évocation de Textor glissée par Barbatus dans l'éloge hexamétrique qu'il compose à la gloire des Chevaliers Hutten et (Franz) von Sickingen, cf. *Ulrichi Hutteni et Francisci a Sickingen Panegyricus*, v. 168-169 (E. Böcking, *o.c.*, III, Lipsiae, 1862, n° 332, p. 554 = *add. ad II*, p. 372).

<sup>35</sup> La dernière édition traduite de l'*Aula* est très récente: R.A. Müller † – K. Schreiner (Hg.) – E. Wenzel (Übers.), *Ulrich von Hutten. Eines deutschen Ritters Dialog über den Hof*, Kiel, 2008. Les traitements huttenien et textorien du thème de la vie à la cour offrent des ressemblances nombreuses, le sens de l'influence étant là plus clair (Hutten source partielle de Textor), cf. N. Istasse, *Le Chevalier Ulrich von Hutten et le pédagogue-moraliste Joannes Ravisius Textor: regards croisés sur les misères auliques*, Journées d'études des 3-4 avril 2009 (Sorbonne–E.P.H.E.) sur « La représentation des élites: aristocraties politiques et aristocraties intellectuelles », à paraître dans *Camena* (Paris, Sorbonne).

moment de rédiger sa *Conférence* (s'il s'agit bien de lui), de Textor et du dialogue où l'humaniste français mettait en scène de grotesques *Gingolphi* ? Il ne s'agit là, bien entendu, que d'une hypothèse.

### **Propos conclusif**

Que penser donc de cet « écho onomastique » (Gingolphe) entre ces deux humanistes d'origine, de rang social et de milieu professionnel et culturel si différents, mais réunis, à des degrés relatifs, dans la lutte réformatrice ?

La disparition du dialogue-source de Textor empêche, bien entendu, toute conclusion péremptoire sur la question du plagiat éventuel et sur celle de l'attribution de la *Conférence macaronique* à un autre qu'à Hutten. Cependant, son caractère nettement « francisé » sur le plan linguistique, phénomène jamais aussi marqué dans l'œuvre huttenienne, invite à considérer l'hypothèse d'un écrivain « francophone » à la source du texte satirique que nous lisons aujourd'hui. Les macaronismes jalonnant la *Conférence* paraissent, en effet, plus « naturels » que « parodiques », comme le seraient, à priori, ceux d'un humaniste étranger ayant séjourné en France (c'est le cas de Hutten, rappelons-le).

Si plagiat ou emprunts il y eut, nous inclinons à penser qu'ils n'ont porté, en aucun cas, sur la totalité du dialogue, spécialement si le plagié est Textor, étant donné le caractère totalement atypique que représenterait cette œuvre au regard de sa production dramatique parvenue jusqu'à nous. En effet, dans les vingt-quatre *dialogi* textoriens subsistants, résultat d'une sélection des éditeurs posthumes (1530) parmi la *turba* originelle, on ne trouve que très peu de personnages historiques face au nombre écrasant d'allégories et, par ailleurs, un nombre infime de gallicismes<sup>36</sup>.

Dès lors, l'éventuelle inspiration ou influence a pu concerner tant l'idée directrice (moquerie des théologiens obtus) que certaines expressions et répliques, voire seulement le nom *Gingolphus*. En tout cas, si Hutten est le plagiaire, le plagiat, de quelque nature et importance qu'il ait été, a dû survenir dans les semaines suivant l'édition textorienne de l'*Aula*, sans quoi il aurait été surprenant que Textor ait voulu faire la promotion intellectuelle de son plagiaire. Mais encore une fois, tout reste possible, y compris un cheminement inverse, c'est-à-dire une réutilisation de ce nom Gingolphe, lu par Textor dans le présent pamphlet et inséré dans un dialogue disparu aujourd'hui, écrit approximativement entre toute fin 1519, même plus sûrement 1520, et 1521<sup>37</sup>.

---

<sup>36</sup> Rien d'étonnant quand on sait qu'une grande partie de ces dialogues prenaient une place primordiale dans l'enseignement du latin classique que Textor dispensait aux *grammatici* du collège de Navarre.

<sup>37</sup> Il peut s'agir également d'une source tierce, comme l'*Epistola* I, 32 évoquée plus haut, dont la parution remonte à 1515.

Pour l'heure, il nous faut refermer momentanément cette petite lucarne donnant sur l'horizon encore largement inexploré des échanges humanistes, spécialement franco-allemands, de cette période culturellement bouillonnante.

Nathaël ISTASSE

Bibliothèque royale de Belgique